

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Secret du bayou

De John Biguenet



JOHN BIGUENET

Le Secret du bayou

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRANCE CAMUS-PICHON

ALBIN MICHEL

1.

Le claquement sourd de la pagaie contre l'eau noire trahissait l'impatience de Horse alors que sa pirogue, invisible sous la voûte sombre des arbres de la rive, s'engageait sur le bayou des Petitjean. Mais la progression du bateau était ralentie par des racines de cyprès inondés qui raclaient sa coque étroite, et par des branches basses ployant peut-être sous le poids de gros mocassins d'eau. À cette pensée, Horse tira son couteau de l'étui et le planta dans le bois du siège près de lui.

Bien qu'il fût près de minuit, la chaleur alourdissait toujours l'air. Plus tard, juste avant l'aube, la fraîcheur s'installerait. Les dormeurs, s'éveillant sous le lent tournoiement des pales d'un ventilateur, remonteraient sur leur corps frissonnant le drap chiffonné entre leurs pieds. Les épouses s'assiéraient dans leur lit pour remettre la chemise de nuit arrachée un peu plus tôt par leur mari. Les enfants iraient se blottir dans le lit d'un frère ou d'une sœur. D'ici là, quelques heures durant, la chaleur continuerait à suinter entre les lattes du parquet des maisons, à dégouliner des aiguilles de pin. Et la main d'un homme à fendre l'air humide comme l'aileron d'un requin l'océan.

Une lueur vacilla dans la nuit encombrée de formes enchevêtrées. Elle clignota plusieurs fois tandis que la pirogue glissait au ras des troncs noirâtres bordant la rive, jaillissant parfois même des eaux du bayou. Horse savait que ce fanal était l'éclairage extérieur de Felix Petitjean. Il se rappela que pour atteindre le mouillage à l'autre bout de la clairière, il lui faudrait franchir à découvert l'apponement de son vieux rival. La pleine lune, même à peine levée, l'inquiétait.

Alors qu'il cherchait un moyen de passer inaperçu, les arbres s'espacèrent. Il distinguait la maison, en retrait à une vingtaine de mètres du bayou. Aucune lumière à l'intérieur : toute la famille devait dormir.

Horse se pencha par-dessus bord, se propulsant le long de la berge à la force du poignet là où il le pouvait, pagayant de son mieux le reste du temps. Même s'il se vantait souvent, après une ou deux bières au R&J's, d'être à cinquante-deux ans le pêcheur d'huîtres le mieux bâti de la paroisse de Plaquemines, il regrettait d'avoir fait à la rame le trajet depuis son repaire de Bayou Dulac. Ses épaules l'élançaient, son dos commençait à lui faire mal. « Mais qu'est-ce qui m'a pris de sortir cette pirogue ? » se répétait-il.

À l'approche du ponton mal équarri, il s'agrippa à un pilotis, laissant le courant paresseux amener l'embarcation contre les pneus fixés aux traverses. Au mouillage de l'autre côté, la *Mathilde* semblait somnoler.

Horse se redressa un peu et chuchota dans l'obscurité.

– Therese ?

Entre les pins à l'arrière du ponton, une silhouette surgit lentement de l'ombre. Une jeune fille pieds nus et en robe légère s'avança. Horse amarra sa pirogue.

– Non, protesta Therese, dénouant l'amarre. Allons faire un tour sur le bayou.

– Mais certainement, *ma chère*, tes désirs sont des ordres...

Il aida Therese à descendre dans la pirogue qui tanguait dangereusement.

– ... C'est pour cette raison que tu m'as fait venir en bateau ?

– Contentez-vous de nous éloigner de la maison de mon père, répliqua-t-elle depuis l'avant, sans se retourner.

D'une poussée, Horse s'orienta vers les profondeurs du bayou. La présence de Therese à bord l'enhardissait, même si la lune montait peu à peu dans le ciel. Malgré ses épaules douloureuses, il ramait énergiquement. La puissance de ses coups de pagaie soulevait presque l'embarcation hors de l'eau.

À l'entrée du chenal, quelque cinq cents mètres plus loin, la jeune fille demanda à Horse d'amarrer le bateau. Il le fit glisser entre les roseaux, l'immobilisant dans la vase de la rive marécageuse. La poupe était entraînée par les remous, alors il jeta par-dessus bord un seau rempli de béton en guise d'ancre et noua la corde au manche robuste du couteau qu'il avait planté dans le siège.

Therese pivota sur elle-même.

– Vous croyez que ça va tenir ?

– De toute façon, on ne s'en va pas, la rassura Horse, faisant un dernier nœud autour du manche.

Il écrasa un moustique sur son cou.

– Alors, pourquoi tant de secrets pour me voir ?

– Vous souhaitez toujours qu'on se marie ?

– Therese, ton père m'a promis ta main !

– Vous êtes plus vieux que ma mère, Horse ! Et moi j'ai eu dix-huit ans le mois dernier !

– Tu as l'âge de te marier, ma petite. Très largement.

– Pourquoi tenez-vous donc tant à m'épouser ?

Horse s'agita sur son siège, faisant légèrement tanguer la pirogue.

– Tu sais très bien pourquoi, murmura-t-il.

– Les temps ont changé. Mon père ne peut pas me donner en mariage comme ça.

Horse se frotta la joue, puis dévisagea la jeune fille.

– Si seulement tu disais « oui », il n'y aurait pas de problème.

Visiblement, elle n'était pas convaincue.

– ... Écoute, aucune de nos deux familles ne peut s'en sortir sans les parcs à huîtres de l'autre. La baie de Barataria est envahie par les algues rouges, et tu sais bien que personne ne pêche plus rien d'intéressant, même en allant jusqu'à Bay Sansbois. Ils ont ramené combien de sacs d'huîtres la semaine dernière, ton père et ton frère ? Moi, j'ai un plan...

Une grenouille coassa dans les environs.

– ... Tu le connais comme moi. Nos deux familles ont besoin l'une de l'autre.

– Oui, je le connais, votre plan. Voler les huîtres de mon père parce que l'État va fermer vos parcs.

– Qui raconte ça ?

– Tout le monde. Pas besoin d'être un génie pour lire les analyses bactériologiques dans le journal.

– Un tissu de mensonges ! Mes huîtres sont les plus saines de Plaquemines Parish.

Horse brandit le poing, broyant sa colère au creux de sa main. Il prit une profonde inspiration.

– De toute façon, je les volerais comment, les huîtres de ton père ? Ses parcs appartiennent aux Petitjean depuis un siècle.

– On vous a déjà hypothéqué la *Mathilde*, et aussi la maison l'hiver dernier.

– J'ai rendu service à ta famille, c'est tout. Sans la moindre arrière-pensée.

Il leva le bras, écrasant entre le pouce et l'index un moustique gorgé de sang. Puis il plongea brutalement la main dans l'eau pour la rincer.

– Le jour où tu deviendras ma femme, la *Mathilde* et la maison seront à toi. Cadeau de mariage. Ça te va ?

La jeune fille contempla les marécages.

– Vous savez ce que prétend mon père ? Que je devrais au moins vous laisser une chance.

– Il a raison. Nos deux familles ne peuvent pas se passer l'une de l'autre.

Les grands roseaux frissonnèrent dans le silence. Défiant Horse du regard, Therese déboutonna lentement sa robe. Au clair de lune, il vit qu'elle ne portait rien dessous.

– Eh bien la voilà, votre chance, Horse.

– Ce n'est pas convenable, protesta l'homme, le souffle court.

– Ôtez votre chemise, chuchota Therese.

Dans sa robe ouverte, elle se dirigea à tâtons vers l'arrière de la pirogue. Elle s'assit sur les genoux de Horse, face à lui. Des moustiques tournoyaient, les entourant d'un halo.

Jamais encore Horse n'avait laissé une femme prendre l'initiative. De ses mains fines, Therese défit un à un les boutons de sa chemise trempée de sueur. Elle lui dégagea une épaule endolorie, puis l'autre. Il se débarrassa des manches, ses bras pareils à deux aiguilles de mer s'échappant par les trous de ses filets. D'abord il ne sut où poser les mains, jusqu'à ce que la jeune fille frotte ses seins contre l'épaisse toison rêche et grisonnante de son torse. Il l'attira contre lui avec précaution, comme s'il avait peur qu'elle se brise.

Le vent se leva, gonflant la robe de Therese et lui dénudant une cuisse. Horse sentit qu'elle essayait d'ouvrir son pantalon, mais son ceinturon était trop serré sur son ventre.

– À vous l'honneur, souffla-t-elle, se baissant pour lui dénouer ses lacets.

Ses lourdes chaussures tombèrent au fond de la coque avec un bruit sourd, ses pieds se libérèrent de leurs chaussettes dans les mains de Therese. Toujours accroupie, elle lui retira son pantalon, une jambe après l'autre. Haletant, il tentait de se maîtriser, de ne pas la brusquer.

À deux mains, elle lui baissa son caleçon. Horse était nu dans la pirogue, sa toison grise scintillait au clair de lune. Il se sentit fort, viril. « Après tout », se dit-il, « elle l'aura voulu... »

– Fermez les yeux, le taquina-t-elle.

– Pourquoi ?

Horse sourit, laissant voir une dent cariée.

– Je suis trop timide pour me mettre nue devant vous.

– Toi ? Tu es la fille la moins timide que je connaisse.

– Je vous en prie, supplia-t-elle avec coquetterie.

Horse ferma les yeux.

– Tu vois bien qu'on sera heureux ensemble, dit-il.

Sentant le bateau tanguer, il rouvrit les yeux. La robe gisait en travers du siège, mais Therese avait disparu. Perplexe, il l'entendit soudain refaire surface dans le chenal, à quelques mètres derrière lui.

– Que fais-tu ? s'enquit-il à voix basse.

– À votre avis ? Je prends un bain de minuit. Allez, venez !

Ses longues jambes battirent l'air tandis qu'elle disparaissait de nouveau sous l'eau.

Lorsqu'elle réapparut enfin, plus loin dans le chenal, Horse scrutait la surface avec inquiétude.

– Attention, il y a des alligators, la nuit, et aussi des requins...

– Si vous croyez me faire peur ! Venez plutôt me chercher. Je vous offre la chance de votre vie.

Avec un soupir, il passa une jambe par-dessus bord et se laissa glisser dans les eaux noirâtres. Voilà longtemps qu'il n'avait pas nagé. Il enfonçait jusqu'aux chevilles dans la vase et chaque pas lui demandait un effort. À quelques mètres de la pirogue, il perdit pied. Il fit quelques brasses pour rejoindre Therese qui lutait contre le courant, plus fort au fur et à mesure que la marée descendait.

– Ce que vous nagez lentement ! se moqua-t-elle, lui crachant de l'eau au visage.

– Allons, Therese, retournons au bateau.

– D'accord, on fait la course !

Elle fonça vers la pirogue en l'éclaboussant. Horse s'ébroua pour se débarrasser des gouttelettes qui l'aveuglaient et s'élança dans son sillage.

– Tu as plus de force qu'il n'y paraît, petite ! lui cria-t-il.

Nageant la tête hors de l'eau, il vit Therese se hisser à l'intérieur de la pirogue, le corps argenté dans la lumière pâle de la lune. Son dos ruisselant se redressa au-dessus du cœur dessiné par son *cul*, comme disaient encore les anciens. Malgré son essoufflement, Horse sourit en prononçant le vieux mot français. « Certaines choses ne sonnent vraiment pas bien en anglais », décida-t-il.

Assise à l'arrière du bateau, les pieds dans l'eau, Therese jouait avec la corde de l'ancre improvisée. Elle continua de taquiner Horse.

– Dites donc, une fille a toutes les chances de se languir, avec un mari aussi lent que vous ! Je ferais peut-être mieux de remettre ma robe.

– J'arrive, articula Horse entre deux brasses laborieuses.

Il sentait soudain son âge. La pirogue semblait osciller alors que la surface du bayou était calme.

Enfin, il atteignit l'embarcation. S'y cramponnant à deux mains, il reprit son souffle. Therese avait replié ses jambes sous elle à son approche et se penchait vers lui, joue contre joue.

– J’ai une surprise pour vous, mon vieux, murmura-t-elle.

– Je sais, *Chère*, mais laisse-moi me reposer une minute...

Il respira profondément.

– ... Tu m’as épuisé.

– Je vais vous aider, dit Therese, lui attrapant l’avant-bras.

Tant bien que mal, Horse tenta de reprendre pied dans la vase, puis de se soulever à la force du poignet, bras tendus tel un trapéziste. Alors qu’il était en appui sur le plat-bord, une moitié du corps toujours dans l’eau, l’arrière du bateau se déporta sur le côté.

– Bon sang, la corde s’est détachée ! s’exclama Horse, surpris.

Il tournait la tête vers le siège où il avait amarré l’ancre quand sa poitrine explosa de douleur. « Mon cœur... », s’affola-t-il, luttant pour rester conscient et se hisser dans la pirogue d’un coup de reins.

– Therese... Therese... Aide-moi.

Mais Therese le poussait dans le bayou. Lorsqu’il baissa les yeux pour écarter de son torse les mains de la jeune fille, il vit le couteau enfoncé jusqu’au manche entre ses côtes. Un épais liquide ruisselait de ses lèvres sur son menton. Il hoqueta.

– Nom de Dieu, petite... Qu’est-ce que tu m’as fait ?

Ses doigts s’engourdissaient et il glissait dans les flots.

Il voulut dire autre chose, mais déjà il avait de l’eau plein la bouche. La vase lui enserrait les chevilles, l’entraînant vers les profondeurs du bayou, l’engloutissant. À demi évanoui, il crut soudain reconnaître

contre le sien le corps de Therese qui le ramenait vers la surface. « Une sirène au secours du marin qui se noie », songea-t-il, souriant presque. Il remontait avec elle, vers elle. Il lui frôlait la cuisse, elle l'attirait en elle.

L'eau s'ouvrit brutalement, comme un drap déchiré en deux. La respiration sifflante entre les quintes de toux, Horse aspira une goulée d'air chaud.

– Tenez bon, je vous ai, entendit-il Therese chuchoter.

Elle n'était pas avec lui. Restée sur le bateau, elle avait plongé la main dans le bayou et le tirait par les cheveux.

– Tenez bon, d'accord ?

Suspendu par un bras à la pirogue, Horse se concentra pour ne pas lâcher prise.

Tandis que Therese manœuvrait l'embarcation vers les eaux plus profondes du chenal, la vase desserra son étreinte autour des chevilles de Horse et ses jambes vinrent cogner contre la coque. À marée descendante, le courant entraîna la pirogue vers le golfe du Mexique.

– Horse, vous m'entendez ?...

De nouveau, le visage de Therese était tout près du sien. Il ouvrit les yeux. Au-dessus de lui les seins de la jeune fille ressemblaient à deux lunes.

– ... Je ne suis pas à vendre pour le prix d'un maudit bateau, compris ?

L'homme était incapable d'articuler une parole. Il tenta d'acquiescer de la tête.

Il opinait encore du chef quand Therese lui enroula trois fois la corde autour du cou et lâcha par-dessus bord le seau rempli de béton.